La psychanalyse va-t-elle disparaître ?

Elsa Godart s'attache dans cet ouvrage à explorer les souffrances de nos contemporains. Pour l'auteure, à la postmodernité qui caractérisait les sociétés occidentales d'après-guerre a succédé l'hypermodernité qu'elle définit par l'excès, la démesure (l' « *hybris* »), l'ambiguïté des limites et qui provoqueraient chez l'individu hypermoderne ces nouvelles formes de souffrances contemporaines que sont les sentiments d'incertitude, d'indétermination, le cumul des paradoxes. Nouveau « malaise dans la civilisation » s'interroge l'auteure ou simple prolongement d'anciennes formes de souffrance qui ne cessent de revenir déformées tel un éternel retour ? E. Godart questionne la place de l'humain et de la singularité face aux logiques du chiffre, face à la culture de l'évaluation, à l'impératif de la rentabilité. S'appuyant sur de nombreuses références sociologiques, philosophiques, anthropologiques et journalistiques, l'auteure propose l'idée que la société hypermoderne voit disparaître le primat de la Raison, la croyance, héritée des Lumières, dans les progrès de la Science, la fin des structures collectives traditionnelles au profit d'un individualisme forcené et d'une quête de jouissance immédiate. Un rapport inédit au temps et à l'espace se constitue alors : l'avenir apparaît porteur de menaces plus que de promesses. L'individu hypermoderne se replie sur le présent, voire sur le quotidien, dans une recherche de bien être immédiat et permanent. Le remplacement du discours par l'image, omniprésente, est à ce titre paradigmatique de l'hypermodernité. L'image, nouveau langage, se substitue aux mots sans pour autant produire de sens. Le monde s'écrit en photo selon E. Godart. C'est le triomphe de l' « *eidôlon* », de l'image éphémère, symbole de l'instantanéité véhiculée par *Facebook* ou *Snapchat.* L'hypermodernité provoquerait également, selon l'auteure, la diffraction de l'individu en de multiples identités sociales fragmentées, dans une société qui elle-même ne cesse de s'atomiser en de multiples particularismes ayant supplantés les anciens modes de régulations sociales. L'individu hypermoderne serait ainsi sans sentiment d'unité, sans possibilité de donner sens aux appartenances qui le forment et auquel il adhère au gré des modes sociétales. Enfin, un des derniers symptômes de cette hypermodernité est la quête du « hors limite », la surenchère du « toujours plus », de l'excès, la tentation de l'extrême, une recherche du plaisir et du bonheur individuel permanent, une jouissance immédiate dont témoigne la recherche d'une image de soi démultipliée à l'infini par les possibilités du virtuel, par les réseaux sociaux. Le malaise, le mal-être et la détresse n'ont pourtant jamais été aussi importants chez nos contemporains selon E. Godart. La vogue des techniques de développement personnel, le succès de la littérature sur le bonheur, le retour de la psychologie positive, le boum de la méditation et de la spiritualité, l'essor des thérapies comportementalo-cognitivistes et associées (EMDR) seraient ainsi des tentatives de réponses aux contradictions de ce monde hypermoderne.

Partant du principe que chaque société produit ses propres symptômes, dans le second chapitre, l'auteur se propose de décrire une psychopathologie de la vie hypermoderne, prolongeant la réflexion freudienne de *Psychopathologie de la vie quotidienne*. Elle s'interroge cependant sur ces comportements qu'elle décrit comme « hybrides », ni tout à fait de l'ordre du symptôme ni tout à fait du registre du comportement « sain » mais exprimant pourtant une réelle souffrance. Elle les classe en six grandes catégories, qui sont autant de défis actuels lancés à la psychanalyse.

Elle distingue ainsi la *pathologie de la limite*, la limite étant ici à entendre dans toute sa polyphonie. L'effacement des limites entre réalité et virtuel serait à ce titre symptomatique. E. Godart s'intéresse aussi à l'absence de limites protectrices, qui ouvre à tous les excès et qu'elle illustre avec le « *tako-tsubo* » ou hyper-*burn-out*. Pathologie de l'excès, le « *tako-tsubo* » qui signifie en japonais « le syndrome du cœur brisé au travail » est une forme extrême de *burn-out* produisant des troubles cardiaques qui tuent littéralement les salariés. L'hypermodernité social produit ainsi toute une série de symptômes que résume l'expression actuelle de « souffrance au travail ». Conduites d'excès qui

interrogent la limite également, la « défonce ordalique » témoigne d'une recherche de jouissance et de sensations toujours plus intenses comme avec les comportements de « *binge drinking* » (d'alcoolisation massive) ou les pratiques sportives extrêmes.

Les pathologies de l'objet sont un des enjeux majeurs de nos sociétés d'hyper consommation et produisent une « folie », une « addiction de l'avoir », qu'illustre par exemple la pléonexie, le fait de vouloir posséder toujours plus, comportement favorisé par la facilité d'achat via *Internet*. Si l'addiction à posséder n'est pas un effet de l'hypermodernité, en revanche, devenir « accros à la nouveauté » l'est, au point d'en faire le but ultime de sa vie, une quête de sens, comme peuvent l'éprouver les « accro » du dernier *IPhone*. Le smartphone, justement, provoque de nouvelles souffrances : nouveau « doudou » techno-logique contre l'angoisse de séparation.

Par le terme de *pathologies du moi*, E. Godart désigne la mise en scène d'une forme d'hypertrophie du moi, observable par exemple dans le « *selfbranding* », l'autopromotion de soi *via* les réseaux sociaux, et pour laquelle il s'agit de savoir que l'on est vu (dont témoigne le « *like* ») pour éprouver le sentiment d'exister. Ces pratiques témoignent d'une peur de l'insignifiance combattue par le divertissement, au sens pascalien du terme, qui masque une angoisse de mort. De même la recherche d'un corps idéal, l'exigence de beauté provoquent un conflit entre l'idéal du moi, le moi idéal et la réalité, illustré par l'importance des symptômes de dysmorphophobie ou la vague du culturisme.

Les pathologies de l'angoisse, selon l'auteure, s'expriment moins du côté de l'angoisse de mort que de l'angoisse de n'être rien dont témoigne le besoin impérieux d'être regardé sur les réseaux sociaux. Chaque photo de soi « *likée* », regardée par un autre anonyme permet de recomposer une « identité diffractée », une « subjectivité liquide », chaque vidéo postée est une tentative de faire corps avec sa subjectivité et de constituer ce que l'auteure appelle une « subjectivité augmentée ». La recherche de « *followers* » constituent autant un besoin de reconnaissance qu'une demande d'amour.

E. Godart distingue également des *pathologies du vide* dont témoignent les phénomènes d'isolement social, d'exclusion avec par exemple ces « fantômes de l'errance » que constituent dans nos sociétés les migrants ou encore les phénomènes d'auto-exclusion illustrés par les comportements d' « *Otku* » et d' « *Hikimori* ». Le premier terme désigne en japonais des personnes qui se replient sur elles-mêmes et ne vivent plus que pour une passion : poupée, culte d'une idole, jeux vidéo… « *Hikimori* » désigne, toujours en japonais, la réclusion à domicile d'adolescents et de jeunes adultes (symptôme non réductible à une agoraphobie ou à une dépression) et l'absence de lien réel avec le monde. L'auteure constate enfin un appauvrissement du lien à l'autre, ce qu'elle nomme *les pathologies du lien*, alors que paradoxalement, il n'a jamais été plus facile d'entrer en contact *via* des forums et applications de rencontres. Mais les amis virtuels ou l'hyper-consumérisme relationnel ne viennent pas contrebalancer le profond sentiment de solitude contemporain ou la déshumanisation du lien dont témoigne le « *ghosting* », action qui consiste à faire disparaître, à « *ghoster*» l'autre, du jour au lendemain, à le rendre invisible, inexistant.

Dans le troisième chapitre, E. Godart questionne la possibilité pour la psychanalyse de se saisir de ces nouvelles souffrances contemporaines, de produire un discours sur le social, car la psychanalyse est aussi une anthropologie. L'auteure interroge aussi la capacité de la psychanalyse à pouvoir répondre aux souffrances produites par cette hypermodernité. Par l'attention qu'elle porte à la parole, à la singularité, à la subjectivité, la psychanalyse peut préserver de l'anonymat, de la normalisation, de la rentabilité produite par l'hypermodernité. Elle est une réponse possible au malaise contemporain. Loin de disparaître, la psychanalyse peut être aujourd'hui une alternative possible tant qu'elle reste une clinique de l'humain. Et si l'avenir de la psychanalyse, nous dit l'auteure, se trouvait précisément dans sa capacité à se saisir des malaises contemporains aussi bien

individuels que collectifs comme Freud le fit à son époque ?